

ces de ce genre détruisent entièrement la prévention exclusive qu'ont, en général, les ouvriers pour les instruments du pays. J'ai même remarqué souvent qu'ils pronont beaucoup de goût à ces sortes d'essais ; il n'était question que de changer la direction de leur amour-propre.

Une faute grave, que j'ai vu fréquemment commettre par les personnes qui désiraient adopter une charrue nouvelle, et spécialement une charrue sans avant-train, consiste à vouloir la placer, pour le premier essai, dans une terre très-difficile, afin de la mettre à l'épreuve. *Allons dans tel champ*, dit-on ; *si elle va là, elle ira partout*. La conséquence naturelle est que la charrue va d'abord fort mal ; le conducteur et les bêtes se fatiguent extraordinairement, ce qui a toujours lieu lorsque l'instrument ne marche pas bien ; on juge que ce n'est pas assez de deux bêtes, on en fait venir deux autres, mais cela va encore bien plus mal ; il faudra un rare bonheur pour que la charrue sorte saine et sauve de cette terrible épreuve, si un conducteur inexpérimenté, habitué à lever les manchons pour faire sortir la charrue de terre, s'oublie un instant, et vient à commettre cette faute dans un moment où elle prend déjà trop de profondeur, l'instrument se plante, et quelque solide qu'il soit, on peut parier quatre contre un qu'il sera brisé par l'effort de quatre bêtes, qui, alors, *porte à faux*. Il est bien certain, du moins, que tous les assistants sortiront de là entièrement dégoûtés de la charrue sans avant-train.

Les personnes auxquelles j'ai adressé le reproche de s'y être prises de cette manière m'ont répondu souvent : " Il faut cependant bien qu'une bonne charrue aille partout..." Sans doute ; mais il n'est pas nécessaire qu'un ouvrier fasse son apprentissage dans la terre la plus difficile. Si l'on n'eût pas mis à obtenir un succès dont on était impatient un empressement aussi mal calculé, si l'on eût commencé par les terrains les plus faciles, et qu'on eût gradué la difficulté, à mesure que le laboureur acquerrait l'habitude de manier et surtout de régler l'instrument, on aurait vu que, peu de jours plus tard, on aurait labouré sans difficulté cette même terre où l'on a jugé le travail impossible.

Au reste, on ne doit pas s'attendre que la propagation des nouveaux instruments d'agriculture soit jamais bien prompte ; j'ai reconnu, par expérience, qu'on se trompe fortement, lorsqu'on tire de cette lenteur des inductions contre l'utilité de ces instruments, ou contre la facilité de leur usage. Les instruments que j'emploie depuis plusieurs années ont attiré l'attention de tous les cultivateurs de mon voisinage ; ils sont venus fréquemment observer leur travail ; tous ont applaudi à la perfection des cultures, et aux moyens par lesquels on supplée à un grand nombre de bras ; il n'est pas à ma connaissance qu'aucun d'eux ait élevé une objection grave contre l'emploi de ces instruments : plusieurs d'entre eux m'ont quelquefois demandé à les emprunter pour s'en servir momentanément, et en ont été très-contents ; mais très-peu, dans la classe des cultivateurs de professions, se sont, jusqu'ici, déterminés à s'en procurer de semblables, excepté des charrues simples, qui, depuis quelques années surtout, se répandent très-sensiblement. C'est un fait de plus à ajouter à ceux qui montrent avec quelle lenteur se propagent les améliorations en agriculture. Cependant, avec le temps, il est impossible qu'un procédé, véritablement utile, ne soit pas imité.

MATHIEU DE DOMBASLE.